

CHAPITRE III

LA TOURNEE INTERNATIONALE



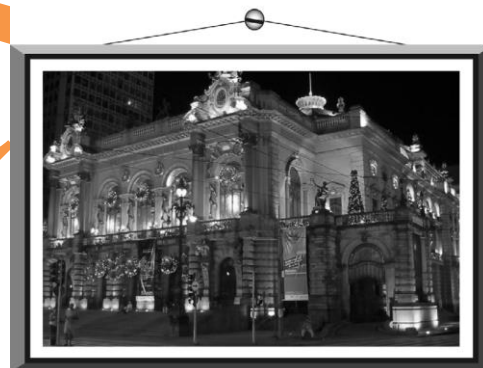
SÃO PAULO - BRASILIA - RIO DE JANEIRO

VOL AF 091- ROISSY 2 - TERMINAL A

PORTE 8 : 14 H 30 : DESTINATION SÃO PAULO

Amérique du Sud

Dix jours plus tard, le 24 août 1982, on se retrouvait tous à l'aéroport de Roissy - Charles-de-Gaulle avec Jorge Semprun, Bob Castella et les sept musiciens, André Arpino, le batteur, Marcel Azzola, l'accordéoniste, Claude Pavy, le guitariste, Michel Peyratout, le bassiste, Roger Paraboschi aux percussions, Paul Méry au piano Fender et Prophète, Jean Giraud aux synthés Oberheim et Fender. Carole Amiel, en charge de l'administratif et des relations presse, Véronique Roy, responsable de la loge, Henri Lehoussé, le régisseur de scène québécois, Robert Adamy à la machinerie, Claude Cizeron aux poursuites, Gilles Meignan pour les retours son de scène, Gérard Trévignon, pour le son de la salle, et moi aux éclairages, étions du voyage pour rejoindre Yves Montand à São Paulo.



THÉÂTRE MUNICIPAL DE SÃO PAULO

Jorge Semprun¹⁰ était déjà venu à plusieurs reprises dans les villes de France et a rejoint Montand pour les récitals du Brésil, de New York et de Washington, puis il reviendra le dernier soir de Los Angeles et enchaînera aussi les premiers shows au Japon. Dans *Montand, la vie continue*, son livre paru en 1983, il racontait certaines étapes de la tournée et donnait une belle vision des arcanes du tour de chant de Montand. Mais ce livre était aussi un essai portrait et une biographie non-conformiste, le roman d'une extraordinaire rencontre et d'une solide amitié.

« L'une des premières choses que fait Montand lorsqu'il arrive dans une ville, relate Jorge Semprun¹¹, — l'une des premières, du moins, que je l'aie vu faire dans les villes où je l'ai accompagné, au cours de sa tournée —, c'est d'aller jeter un coup d'œil dans la salle où il devra se produire. Si l'heure le permet, à peine débarqué à l'aéroport, avant même de gagner l'hôtel, il se fait conduire au théâtre. Parfois les techniciens de la sono et de la lumière qui l'accompagnent depuis Paris sont déjà dans la salle, en train d'examiner les problèmes que pose inévitablement l'adaptation du dispositif scénique imaginé par Montand pour l'Olympia de Paris, aux servitudes propres à chaque nouvelle salle, à chaque nouvelle machinerie théâtrale. Parfois, les techniciens ne sont pas encore arrivés ou sont déjà repartis. Dans un cas comme dans l'autre, il y a toujours un moment où Montand s'abstrait de son entourage, s'isole totalement. Et c'est sans doute l'un des instants les plus fascinants de son travail de mise en place. L'un de ceux qui m'ont davantage fasciné, en tout cas. Brusquement, après les indispensables préliminaires, après les vérifications les plus élémentaires de l'état de la machinerie du théâtre. Montand s'en va. Il ne part pas, bien sûr, physiquement : il reste là, sur scène. Il se promène de long en large. Mais il s'en va dans sa tête, dans son imagination. Sans doute dans sa mémoire. Il ne parle pas aux gens qui l'entourent, peut-être ne les voit-il même plus. Il est seul, il se parle à lui-même, à voix basse. Il repart vers les coulisses, revient sur scène. Il traverse l'espace chichement éclairé, fait un geste vers le public absent, vient se placer auprès de l'invisible micro. Il reprend ses marques, reconquiert son territoire. Comme un grand chat d'une démarche souple, il prend possession de son nouvel espace scénique, du terrain de son prochain combat. »

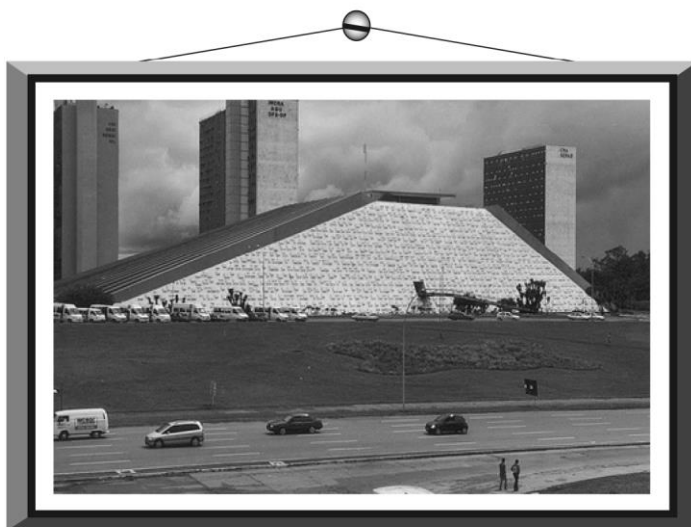


Pour l'équipe technique, la semaine du Brésil sera une folie totale nerveusement et physiquement. Elle débuta le 26 août, par São Paulo au Théâtre municipal. Dès notre arrivée, et à part le *Maksoud Plaza*, l'hôtel où nous étions descendus, je passais deux jours et une bonne partie de la nuit pour faire avancer péniblement le montage, dans ce très beau mais vieux théâtre, et pour faire face à l'inertie des techniciens brésiliens, plutôt âgés et bien sympathiques. Le spectacle fut évidemment réussi, un triomphe. Montand retrouvait la scène, quinze jours après son dernier spectacle de l'Olympia.

¹⁰ Jorge Semprun reste omniprésent dans tous les chapitres de ce récit, toutes les citations déjà apparues et suivantes proviennent de son livre *Montand, la vie continue*, Éditions Denoël

¹¹ *Montand, la vie continue*.

Le 28 août, nous prenions la direction de Brasilia, une ville d'architecture moderne construite en pleine Amazonie, et peuplée de fonctionnaires chics. Le soir de notre arrivée, Montand, Jorge Semprun et Bob Castella furent invités à une grande réception donnée en l'honneur du chanteur, par Robert Richard, l'ambassadeur de France au Brésil.



THÉÂTRE NATIONAL CLÁUDIO SANTORO DE BRASILIA

Le lendemain, l'installation technique dans ce théâtre, genre bunker, s'avéra laborieuse. Le show fut néanmoins réussi devant un parterre de notables. Le deuxième soir, dans les couloirs après le spectacle, affolé, Montand me demanda de lui apporter son badge Solidarnosc¹² avant qu'il ne se rende au cocktail organisé par le président brésilien. Montand tenait absolument à l'avoir sur lui pour toutes les photos qui seront prises ce soir-là.

Le premier soir de Brasilia, Montand demanda à Jorge Semprun de prendre contact avec l'ambassadeur. Il raconte :

« Il m'avait prié de demander à l'ambassadeur ce qu'il pensait d'une intervention de Montand auprès des autorités — le lendemain, au gala de bienfaisance où il allait chanter, il aurait l'occasion de rencontrer le président Figueredo — au sujet de deux prêtres français incarcérés dans des prisons brésiliennes, accusés de délits supposés de subversion. Je profitais donc d'un instant de tête-à-tête pour lui poser cette question de la part de Montand. L'ambassadeur visiblement touché par cette proposition, conseilla à Montand par mon entremise de n'aborder en aucun cas la question en public. Même si celui-ci était restreint. Vu l'état des négociations diplomatiques à ce sujet, il était indispensable que Montand n'en parlât avec le président Figueredo, le cas échéant, qu'en tête-à-tête. Mais le lendemain, après la soirée triomphale au théâtre de Brasilia, Montand ne resta qu'un bref instant dans la salle où le président recevait des centaines d'invités. Un très court instant consacré aux photographies et aux courtoisies protocolaires. Aucune possibilité concrète ne se présenta pour que Montand abordât cette question des deux jésuites français détenus. D'ailleurs, nous quittâmes la réception très rapidement et allâmes tous les deux seuls manger un morceau dans une churrascaria, pour finir une soirée en garçons. »

¹² Montand, qui militait pour les Droits de l'homme, s'engagea en faveur du syndicat anti-communiste polonais Solidarnosc de Lech Walesa. En décembre 1981, à la fin du spectacle, après les applaudissements et les rappels, il fit descendre sur la scène de l'Olympia une pancarte de Solidarnosc.

Les deux dernières représentations eurent lieu à Rio de Janeiro. La première se déroula le 29 août au Théâtre municipal. Il s'agissait d'un spectacle de complaisance donné à l'occasion de la remise des prix Molière, l'équivalent des Césars ou des Oscars, pour récompenser les comédiens brésiliens. Un public composé d'intellectuels, d'artistes et de tout le gratin était venu en tenue de soirée. La mise en place de cette représentation avait été dantesque. Entre autres, il fallut faire souder les projecteurs sur le rideau de fer...



THÉÂTRE MUNICIPAL DE RIO

Et, enfin, le dernier rendez-vous, le plus grand et très populaire événement, eut lieu le 31 août dans le stade du Maracanãzinho. Dans ce lieu à l'équipement plus que rudimentaire et sans aucune infrastructure technique, ce fut l'enfer. La grande difficulté consistait à recréer un environnement et une mécanique technique hyper pointue, dans des conditions précaires. Et, pour combler tous ces manques, il fallait se creuser les méninges pour trouver des solutions pour faire bouger les choses et les gens. Mais on était là pour ça...



LE MARACANÀZINHO ET LE STADE DE MARACANÀ

Pour la dernière phase de la tournée mondiale, nous n'étions plus que quatre techniciens, sauf au Brésil où, heureusement Robert Adamy vint s'occuper de la machinerie. C'est ainsi qu'il fut amené à faire percer des trous dans le toit du Maracanãzinho, à trente mètres de hauteur, pour faire descendre des câbles qui suspendaient une infrastructure faite de bric et de broc, et pour soutenir les rideaux et les projecteurs. Mais, finalement, pour le public, l'apparence de l'ensemble fut parfaite. Malgré tout, ces deux jours et ces deux nuits de montage non-stop et insensés permirent de réaliser l'un des plus grands spectacles devant un parterre de quatorze mille personnes enflammées¹³. Il faut dire aussi que le vrai public du Brésil, que Montand tenait tant à toucher, était venu grâce à un prix des places réduit au minimum.



« L'homme s'avance seul sur la scène installée dans l'immense enceinte sportive de ciment sonore, raconta Jorge Semprun¹⁴. Un projecteur l'éclaire. Il s'assied à demi sur une haute chaise ancienne, l'une de ses jambes repliée sous lui, l'autre pendante. Il croise les mains. Le silence se fait d'un coup. Un silence tendu, dense, tangible. L'homme est vêtu d'un pantalon et d'un gilet de velours noir, à côtes. Le gilet est ouvert sur une chemise blanche étincelante dans la lumière électrique. D'une voix égale, comme si cela allait de soi, comme si c'était banal, l'homme annonce qu'il va chanter *Les Bijoux*, de Charles Baudelaire. Et le silence se fait. Il prend comme de la glace brûlante. Quatorze mille paires d'yeux se fixent, se figent, s'écarquillent sur cet homme immobile, apparemment désinvolte et détendu, au repos, mais dont on devine la tension retenue. La pulsion vitale... Je regarde Catherine Allégret, elle me regarde. Nous pensons la même chose, sans doute, la bouche sèche : ce type est dingue, complètement dingue ! Nous sommes en face de la silhouette en noir et blanc, toute lointaine, en face de la voix toute proche de cuivre doré d'Yves Montand. Je ne peux pas savoir si elle a fermé les yeux, elle aussi, puisque j'ai fermé les miens et que je ne la vois pas. Je sais seulement qu'on s'est pris la main, comme à l'instant où les spectateurs d'un cirque retiennent leur souffle : tout là-haut, un funambule travaille sans filet. (...) Je rouvre les yeux, Montand est en train de finir de chanter *Les Bijoux*. Les Brésiliens retiennent leur souffle. On a l'impression que ces milliers de regards braqués s'efforceront de le soutenir, de l'accompagner jusqu'au bout de ce parcours. C'est sans doute ce qu'on appelle la participation. Ou l'identification. Ces milliers de Brésiliens, dont l'immense majorité ignore la langue française, non seulement comprennent en ce moment ce que Montand chante, mais encore donnent l'impression de chanter avec lui, sotto voce. Dans l'intimité de leur silence chaleureux. Voilà c'est fini. La lumière du projecteur a progressivement faibli, elle est devenue mordorée. Le mot "ambre", chuchoté, mais longuement soutenu, roulant et se déroulant sur l'axe de son "r" — son erre — remplit de sa résonance ouverte et gutturale l'immense enceinte de béton. Puis la lumière s'éteint. Dans l'énorme silence qui s'ensuit, on entend la foule qui reprend son souffle. On perçoit, semblable à un bruissement de forêt, la respiration délivrée de cette foule. Puis une fraction de seconde plus tard, une ovation éclate, grondante, interminable, déferlant dans les travées comme un vent d'orage. »

¹³ L'implantation de la scène avait fait perdre le quart des gradins.

¹⁴ *Montand, la vie continue.*

« À Maracanãzinho, raconte toujours Jorge Semprun, je regarde Catherine Allégret, elle me regarde. On a gagné ce soir, on a un rire sans fin. “Il est dingue, ce mec, il est dingue !”, murmure Catherine, ravie. Ce que fait Montand, c’est vrai, est assez dingue. Mais, sans doute le fait-il parce qu’il vient d’où il vient. Ce qui est dingue, c’est de venir d’où il vient. Combien sont-ils, les Brésiliens qui savent le français ? Combien, ce soir, à Maracanãzinho, ont compris les vers de Baudelaire ? Un nombre infime, sans doute. Quelques centaines, à tout casser, tout compter, dans la foule de quatorze mille personnes. »



Dans cette arène géante, Montand a réussi un véritable tour de force. Ces lieux destinés au sport et sans confort n’étaient pas adaptés pour favoriser la concentration feutrée de sa magie, mais sa puissance a dépassé le gigantisme des lieux. Car il n’était pas si simple de capter en français l’attention d’un immense public totalement dispersé, en particulier lors des chansons les plus intimes. Mais, un spectacle de Montand, ce n’était pas seulement un récital de music-hall réglé avec une « horlogerie minutieuse », c’était avant tout la puissance d’expression de l’homme avec la vérité de « l’interprète » et l’intelligence du super professionnel, conjuguées aux pouvoirs de cœur de l’artiste enchanteur.

Je me souviendrai toujours de cet événement et de nos efforts qui furent récompensés par un soir exceptionnel, vraiment magique. Les Brésiliens étaient heureux, chauds, très réceptifs, ils lui firent un triomphe !

La tournée du Brésil et des États-Unis s’enchaîna pour l’équipe technique dans une surtension nerveuse incroyable. La partie brésilienne, avec une technique digne d’un temps révolu, occasionna une dépense d’énergie colossale qui, heureusement, se termina par cet événement exceptionnel resté gravé à vie dans nos mémoires. Pour les États-Unis, et notamment à New York, ce fut encore plus que mémorable puisque, par moments, l’ambiance toucha à la science-fiction. C’est dans un contexte professionnel vraiment très particulier et avec un enjeu extrême que s’annonçait le « Met » si cher aux yeux de Montand.

AMERIQUE DU NORD



“ YVES MONTAND AT THE MET “

KENNEDY AIR PORT :
ARRIVÉE DU VOL DE RIO DE JANEIRO, 2 SEPTEMBRE : 10H30

Dans les couloirs de l'aéroport John Kennedy, je poussais un grand soupir de soulagement. Je reprenais mon souffle. Enfin, pensions-nous, nous sommes de retour à la civilisation chez les professionnels, avec les sept récitals de New York !

Être en tournée, c'est formidable. On vit dans un état très particulier, on respire autrement, on pense à deux cents à l'heure. Les techniciens sont les détenteurs des besoins artistiques et techniques de l'artiste. On doit toujours aller à l'essentiel pour trouver des solutions dans un temps limité, face à un nombre insensé de problèmes relatifs à l'organisation, aux équipes techniques et surtout aux équipements de la salle où va se dérouler le concert du soir ! Mais venir travailler à New York, dans l'une des plus belles et importantes salles de concert au monde, c'était un privilège ! Montand connaissait bien New York, mais se produire au Metropolitan Opera, c'était très exceptionnel, unique. Pour la première fois de l'histoire, le cadre somptueux de cet opéra, ce haut lieu de l'art lyrique américain, recevait un artiste de music-hall !

Après sept mois passés sur les routes et dans les airs, après la France, l'Europe et le Brésil, cette étape à New York représentait l'objectif principal de Montand ! Depuis le début de la tournée, il nous en parlait régulièrement, toujours avec passion et, plus encore, après nos repérages de juin et presque tous les soirs à l'Olympia pendant l'été. Il nous avait conditionnés et communiqués sa tension et son inquiétude face à la dimension du risque mais aussi du plaisir qu'il allait prendre. C'était vraiment ce qui le motivait et ce qui l'excitait au plus haut point, LE rendez-vous, LA consécration d'un parcours hors du commun à l'apogée de son talent. Montand allait se mettre en danger au Metropolitan Opera, qui affichait *sold out* depuis six mois. Il faut dire aussi que ce théâtre était réputé pour la qualité et la sévérité de son public.

L'Amérique adorait l'acteur et sublimait le *showman*. Yves Montand aimait l'Amérique depuis son enfance, et New York en particulier, où tout avait commencé en décembre 1958. Un soir de cette année-là, dans sa loge du théâtre de l'Étoile à Paris, Montand fut contacté par un important impresario américain qui venait le solliciter pour une série de récitals à New York. Cet homme, qui s'appelait Norman Granz, était entre autres l'impresario d'Ella Fitzgerald et du pianiste de jazz, Oscar Peterson. C'était aussi le producteur des concerts « Jazz at the Philharmonic » et le propriétaire de la talentueuse maison de disques, Verve Records. Cet homme compétent avait le nez fin et il était certain que le *one man show* de Montand ferait un tabac à New York. Il faut dire aussi que le spectacle de Montand était à son *summum* et qu'il était entouré de

la crème des musiciens de jazz. Norman Granz fut aussi convaincu d'obtenir – non sans mal – les visas jusqu' alors refusés¹⁵.

Finalement, la première de *An Evening with Yves Montand* eut lieu neuf mois plus tard, le 21 septembre 1959 à Broadway au Arthur Miller's Theater, situé sur la 43^e rue. Le spectacle fut le même qu'à Paris, mais seul Bob Castella l'accompagna au piano, Hubert Rostaing¹⁶, sous le contrôle du « syndicat », resta en coulisses.

« *Le syndicat des musiciens américains avait été intraitable, confiera-t-il. Je ne pouvais même pas déballer ma clarinette. J'étais un peu déçu, bien sûr, mais je suis quand même resté un mois, écoutant les orchestrations, afin qu' Yves Montand se sente à l'aise.* »

Les autres musiciens imposés étaient américains, tous des très bons heureusement. Jimmy Giuffre, qui remplaça Rostaing, avait la réputation d'être le meilleur clarinettiste des États-Unis. Nick Perito à l'accordéon, Al Hall à la basse, Billy Byers au trombone, Jim Hall à la guitare, qui constituaient le reste de l'orchestre, étaient tous de très grande classe. Le batteur noir Charles Persip réussit à dédoubler le tempo de *Carrosse*. Si Bob Castella et Montand ne maîtrisaient pas l'anglais, heureusement, l'idiome originel du métier se dispense de mots.

La promotion très efficace apporta les meilleurs résultats et, dans la salle de mille places, toutes les grandes personnalités du cinéma américain étaient là. Marlène Dietrich, Lauren Bacall, Ingrid Bergman, Sidney Lumet, Paulette Goddard entre autres, la liste était longue. Montgomery Cliff accompagnait Marilyn Monroe. Les Américains découvrirent ce soir-là une nouvelle dimension, Montand leur offrit le meilleur de lui-même. Il les surprit, les émerveilla, eux les professionnels des plus grands shows de Broadway ! Le lendemain, la critique s'enthousiasma pour le Français. Ce fut gagné !

Deux ans plus tard, après son épopée hollywoodienne pour le cinéma pendant laquelle il a tourné entre autres *Le Milliardaire*, son dernier passage sur une scène à Broadway fut programmé au Golden Theater en novembre 1961. Vingt et un ans et vingt et un films plus tard – dont beaucoup furent de grands succès aux États-Unis –, en ce début de septembre 1982, c'était le grand retour si attendu du *French showman* sur la plus belle scène de New York : le « Met » !



¹⁵ À cette époque où le maccarthysme s'essouffait, Simone Signoret et Yves Montand étaient interdits de séjour depuis longtemps aux États-Unis. Ils avaient trop souvent exprimé leurs opinions sur la bombe atomique, le procès des Rosenberg, et mis en avant leur amitié avec l'Union Soviétique...

¹⁶ Hubert Rostaing, clarinettiste et arrangeur, dont la présence avait été laborieusement négociée sera finalement interdit d'exercice. *Tu vois je n'ai pas oublié.*

EXTRAFF